

Le devenir-chien de Moïse. Abandon, spectralité et littérature dans *Tropique de la violence* de Nathacha Appanah

Cristina Álvares¹

Recibido: 01/12/2021 / Aceptado: 08/05/2022

Résumé. Dans *Tropique de la violence*, Nathacha Appanah aborde le phénomène des mineurs isolés à Mayotte par le biais de l'histoire tragique d'un enfant trouvé issu de l'immigration comorienne et d'un chien errant qui partagent la condition d'abandonnés. L'article focalise les formes de leur compagnonnage, en examinant, avec notamment Giorgio Agamben et Achille Mbembé, les liminalités – vie/droit, vie/mort, domestique/sauvage, humain/animal – qui inscrivent les migrations illégales dans la figure de l'Abandon; et discute, avec Peter Sloterdijk, Pascal Quignard et Anne Simon, le rôle majeur et décisif de la littérature dans l'amitié interspécifique pendant la période d'adoption (domestication) et au moment de l'acte de désertion (ensauvagement), ainsi que la relation du littéraire au vivant.

Mots clés: Migrations; humain; animal; domestication; vie nue; vivant.

[es] El devenir perro de Moises. Abandono, espectralidad y literatura en *Tropique de la violence* de Nathacha Appanah

Resumen. En *Tropique de la violence*, Nathacha Appanah plantea el fenómeno de los menores aislados en Mayotte mediante la historia trágica de un niño abandonado, oriundo de la inmigración comoriana, y de un perro callejero que tienen en común la condición de abandonados. El artículo pone el foco en las formas de su amistad, examinando, especialmente con Giorgio Agamben y Achille Mbembé, los umbrales – vida/derecho, vida/muerte, doméstico/salvaje, humano/animal – en los que inscriben las migraciones ilegales en la figura del Abandono; y discute, con Peter Sloterdijk, Pascal Quignard y Anne Simon, el papel esencial y decisivo que desempeña la literatura en la amistad interespecífica durante el período de la adopción (domesticación) y en el momento del acto de deserción, así como la relación de lo literario con lo viviente.

Palabras clave: Migraciones; humano; animal; domesticación; vida desnuda; viviente.

[en] Moses Becomes a Dog: Abandonment, Spectrality, and Literature in *Tropique de la violence* by Nathacha Appanah

Abstract. In *Tropique de la violence*, Nathacha Appanah addresses the issue of unaccompanied migrant children in Mayotte. She recounts the tragic story of a foundling from the Comorian immigration and a stray dog –both boy and dog– share the condition of being abandoned creatures. The article focuses on their forms of friendship, examining, against the background of Giorgio Agamben's and Achille Mbembé's theories, the liminalities – life/law, life/death, domestic/wild, human/animal – that ingrain illegal migrations within the image of Abandonment. Bearing in mind concepts introduced by Peter Sloterdijk, Pascal Quignard and Anne Simon, the article studies role played by literature in this interspecific friendship at two stages: the adoption period (domestication), and the moment of the act of rebellion.

Keywords: Migrations; Human; Animal; Domestication; Bare Life; Living World.

Sommaire. Introduction. Traversées indocéaniques. Un Moïse noir. Mineurs isolés à Mayotte. Le chien Bosco : domestication et littérature. Livre et désertion. Le livre, pli du domestique et du sauvage. Bosco spectral et le devenir-chien de Moïse.

Cómo citar: Álvares, C. (2022). « Le devenir-chien de Moïse. Abandon, spectralité et littérature dans *Tropique de la violence* de Nathacha Appanah ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*. Vol. 37, Núm. 1 : 75-83. <https://dx.doi.org/10.5209/thel.79099>

¹ Centro de Estudos Humanísticos da Universidade do Minho, calvares@ilch.uminho.pt

Introduction

Notre lecture de *Tropique de la violence* examine comment les fonctions de l'abandon, de la spectralité et de la littérature s'assemblent pour figurer le compagnonnage du protagoniste, Moïse, et de son chien Bosco, dans le contexte des migrations considérées comme illégales et du drame des mineurs isolés à Mayotte. Pour approcher les formes de l'amitié interspécifique de deux êtres voués à l'abandon, nous avons recours à la notion de « vie nue », théorisée par Giorgio Agamben comme effet de la suspension de la loi et normalisation de l'état d'exception. Dans le roman, l'espace de désapplication de la loi est le bidonville de Gaza, où sont *à-ban-donnés* les sans-papiers et où Moïse se retrouve, après avoir perdu mère et maison, avec les autres enfants seuls. Définie comme seuil d'indifférence entre vie et mort (vie spectrale) et entre humain et animal (le banni comme homme-loup, loup-garou), la vie nue est un concept fondamental pour aborder la problématique de *Tropique de la violence*, et en particulier l'épisode du devenir-chien de Moïse, où un Bosco spectral s'introduit dans le corps du garçon pour lui insuffler de la force physique. Étant donné que le bonheur domestique procuré par l'adoption est entouré en amont et en aval par l'état d'abandon et que le camp de Gaza est le négatif de la maison où Marie a élevé Moïse et Bosco dans l'amour d'un livre (c'est pourquoi le chien a pris le nom de l'écrivain), nous analysons la fonction de la littérature aussi bien au foyer que dans le camp. La littérature et le livre situent alors une autre liminalité où confluent domestique et sauvage, docile et indocile. Nous recourons alors à la notion de « domestication de l'être » de Peter Sloterdijk qui soutient que la maison, en tant que délimitation d'une sphère affective et chaleureuse où des soins maternels sont assurés, est le dispositif qui rend une vie humaine viable. Dans le roman, la littérature fait partie d'un tel dispositif et joue un rôle majeur dans la production et l'expression du lien affectif du protagoniste à la mère et au chien. Mais la littérature n'est pas qu'un instrument de domestication, elle est aussi un instrument de désertion, de résistance au pouvoir. La forme la plus dramatique en est encore le devenir-chien de Moïse, cri de révolte contre la violence d'une existence privée de chez soi. Aussi convoquons-nous Pascal Quignard pour une perception différente de la valeur politique de la littérature qui est moins un opérateur humaniste de domestication qu'un opérateur de subversion et d'indocilité du vivant. Nous soutenons que, dans le roman de Nathacha Appanah, la fonction de subversion sourd de la fonction de domestication.

Nous commençons par une brève présentation de l'autrice et de l'ensemble de son œuvre, laquelle réécrit l'histoire du monde « from below », plus spécifiquement, depuis la région indocéanique hantée par la mémoire de la traite. Après avoir mis en évidence que *Tropique de la violence* est un roman hanté par l'*Exode* (Moïse, Terre Promise, Gaza), façon de suggérer que les migrants contemporains portent l'ombre des esclaves coloniaux et que les diasporas modernes sont indexées à l'archétype biblique, l'article décrit la condition doublement déprotégée des mineurs isolés à Mayotte par le biais de la notion de vie nue et de sa constellation conceptuelle. Ensuite, nous abordons la fonction de la littérature dans la consolidation du compagnonnage de Moïse et de Bosco à la maison et discutons ses valences politiques avec Sloterdijk et Quignard. Finalement, dans l'analyse du devenir-chien de Moïse, phénomène énigmatique qui superpose les liminalités vie-mort, humain-animal et domestique-sauvage, nous revenons à Agamben tout en ajoutant à la discussion les notions de « composé zooanthropologique » et de figure « anthropocéphale » développées par Jean-Michel Durafour. Nous concluons que la fonction de la littérature dans la domestication est d'assurer une marge d'inadaptation du vivant à l'intégration sociale et aux structures du pouvoir.

Traversées indocéaniques

Natacha Appanah est une écrivaine née à l'île Maurice, descendante de migrants Indiens venus travailler dans les plantations de canne à sucre après l'abolition de l'esclavage. Elle habite en France depuis 1998 et a choisi d'écrire en français. Hormis *Le Dernier Frère*, publié chez l'Olivier, tous ses romans sont parus chez Gallimard, l'un des plus prestigieux éditeurs parisiens. Les quatre premiers « tracent la généalogie de la migration mauricienne » (François-Denève, 2013 : 88), en racontant l'histoire des engagés indiens (Appanah, 2003) ainsi que celle de leurs descendants, représentés par des personnages féminins, dont l'une, Maya, n'a pas réalisé le désir de quitter l'île (Appanah, 2004), alors que les autres – Sonia (Appanah, 2005), Anita et Adèle (Appanah, 2015) – sont parties vivre en France. S'y ajoutent deux enfants, Raj et David, qui incarnent la fraternité des plus vulnérables, en l'occurrence les paysans issus de l'immigration indienne et les Juifs cherchant refuge en Palestine et déportés en Maurice par les autorités britanniques (Appanah, 2007). Dans ces cinq romans, Maurice constitue soit le lieu de l'action soit le lieu fantasmé des mémoires subjectives. À l'exception du *Ciel par-dessous le toit* (Appanah, 2019), qui se passe dans un pays indéterminé, les romans suivants infléchissent l'axe vers l'ouest, à Mayotte, île de l'archipel des Comores dans le canal du Mozambique (Appanah, 2016a) et vers l'est dans un pays non nommé qui est peut-être l'état insulaire du Sri-Lanka (Appanah, 2021). D'abord axée sur l'île Maurice, l'œuvre d'Appanah s'étend ainsi à une vaste région indocéanique toujours considérée en connexion avec la France par le biais des migrations. Écrits et publiés en France, ses romans sont moins de l'Océan Indien que sur l'Océan Indien perçu sous l'angle des relations problématiques entre le Nord et le Sud dans un contexte postcolonial. Il s'agit d'une œuvre transnationale, tendue entre centre (France) et périphérie (Océan Indien francophone). Nous dirons alors, avec Geetha Ganapathy-Doré (2019), que Nathacha Appanah réécrit l'histoire du monde « from below » en français et prend l'Océan Indien comme une méthode pour ce faire.

Dans ses romans l'Océan Indien est un vaste espace sillonné de traversées : Indiens poursuivant le mirage de la poudre d'or en 1892, Juifs échappant aux nazis, Comoriens débarquant massivement à Mayotte de nos jours – tous

traversent l'Océan Indien à la recherche de la Terre Promise. Ces déplacements maritimes s'inscrivent cependant dans un phénomène transhistorique et transocéanique où se croisent les mémoires des dépossédés :

C'est l'histoire de ces bateaux qu'on appelle ici kwassas kwassas, ailleurs barque ou pirogue ou navire, et qui existent depuis la nuit des temps pour faire traverser les hommes pour ou contre leur gré. C'est l'histoire de ces êtres humains qui se retrouvent sur ces bateaux et on leur a donné des noms à ces gens-là, depuis la nuit des temps : esclaves, engagés, pestiférés, bagnards, repatriés, Juifs, boat people, réfugiés, sans-papiers, clandestins (Appanah, 2016a : 56).

Cependant, le récit ne porte pas sur la traversée elle-même – sauf dans *Les Rochers de la Poudre d'or* (Véronique, 2020) – mais sur ce à quoi la traversée aboutit. Ce n'est ni la liberté ni l'abondance ni la sécurité qui attend les survivants de l'épouvantable traversée. Les engagés relaient les ex-esclaves et sont contraints au servage par un contrat qu'ils ne savent pas lire. Les Juifs sont détournés de Palestine vers une île étrangère et hostile où ils restent emprisonnés pendant la Guerre. Les migrants comoriens sont dépouillés de statut et de protection juridique et amassés dans un ghetto insalubre. Loin de conduire ces gens à la Terre Promise, la traversée les conduit à l'enfermement dans un camp. Le camp circonscrit l'espace de la suspension de la loi et, par conséquent, de la normalisation de l'état d'exception (Agamben, 1997 : 182-184), le lieu où sont confinés des êtres humains à qui on a ôté « le masque de citoyen » (Agamben, 1997 : 142). Le camp est l'espace de la vie nue. La plantation, le centre d'internement d'étrangers ou le ghetto sont des variations du camp (Mbembé, 2018 : 57-58, 95-96 ; 2020 : 72-73 ; Agamben, 1997 : 187-189)². Ainsi le bidonville de Kaweni, en banlieue de Mamoudzou, est-il décrit comme un immense « camp de réfugiés à ciel ouvert » opportunément surnommé *Gaza* (Appanah, 2016a : 54).

Composés de multiples couches de temps et de sens, les océans, en particulier l'Indien, sont des espaces imprégnés d'histoire et de mémoire qui hantent et agitent notre contemporanéité postcoloniale (Issur, 2020 : 118). Bien qu'Appanah, en ligne avec un modèle mauricien et réunionnais (Magdelaine-Andrianjafitrimo, 2008), ne thématise pas la traite coloniale, celle-ci hante les traversées indocéaniques de ses romans. Le spectre de l'atroce traversée dans la cale du négrier les poursuit, surtout celle des *coolies* qui ne diffère de celle des Africains esclavisés qu'en raison de la nature volontaire de l'embarquement. La traversée des clandestins dans des embarcations de fortune surchargées risquant le naufrage et la noyade, dans l'espoir d'atteindre l'Europe, évoque la traite dans la mesure où les migrants irréguliers, constituant une humanité superflue, excédentaire et jetable, dérivent des esclaves coloniaux (Mbembé, 2020 : 146, 158)³. Aussi l'Océan est-il habité par les fantômes de ceux qui sont morts pendant la traversée, jetés par-dessus bord, suicidés, coulés, noyés (Issur, 2020 : 125-127). Quant à la traversée des Juifs détournés de Eretz, la Terre Promise, dans *Le dernier frère*, elle évoque, au-delà de la traite, l'exode biblique dont le schème libérateur a puissamment inspiré les marrons et notamment les esclaves états-unis qui fuyaient le Sud grâce au *underground railroad*, un réseau secret de routes et de refuges mis en place avant la guerre de Sécession. Se reconnaissant dans l'exode des Juifs, ils étaient « les enfants noirs d'Israël » (Bona, 2016 : 103). Mais Maurice n'est pas la Terre Promise. C'est le camp, lieu où le destin des engagés indiens et celui des Juifs se noue dans une « continuité de violence coloniale et raciste » (Borst & Ueckmann, 2021 : 237). Dans la convergence du génocide des Juifs et du colonialisme, racontée dans la perspective euro-décentrée du « Sud global » (Borst & Ueckmann, 2021), *Le dernier frère* dément la libération biblique : pas de Terre Promise mais l'île-prison. Cela dit, un tel démenti ne manque pas d'indexer les diasporas modernes et contemporaines à l'archétype hébraïque.

Un Moïse noir

Dans *Tropique de la violence*, le prénom du protagoniste, Moïse, mobilise un lien intertextuel qui traverse le roman d'images spectrales de *l'Exode*. Fils biologique d'une migrante clandestine venue des Comores, Moïse a été adopté par Marie, une infirmière venue de Métropole, que sa stérilité exaspérait. Derrière la mère qui confie son nouveau-né à une autre femme, se profile l'ombre de la mère du Moïse biblique abandonnant le bébé aux eaux du Nil qui le porteront à la sœur du pharaon, laquelle ne pouvait pas avoir d'enfants. Tous les deux sont des sauvés des eaux à cette différence près que le Moïse tropical retournera tragiquement à l'Océan d'où il était issu. Tout comme le Moïse biblique, le Moïse d'Appanah rejoindra les siens dans « la misère, la crasse et la violence » du ghetto (Appanah, 2016a : 131) lorsqu'il apprendra la vérité sur son origine étrangère et subalterne. S'établit ainsi une connexion entre l'exode biblique et l'exode comorien qui projette l'ombre des esclaves sur leurs successeurs, les migrants entassés au ghetto de Kaweni. Pour renforcer l'association spectrale de l'intertexte biblique et de l'esclavagisme colonial qui entoure les migrations postcoloniales, précisons que Kaweni, dont le surnom Gaza est encore une allusion à la Palestine, est l'emplacement d'une ancienne plantation de canne à sucre (Chérel, 2006 : 307).

La dimension spectrale de la littérature de ou sur l'Océan Indien a été magistralement étudiée par Kumari Issur qui inclut dans son corpus *Les rochers de la poudre d'or*. Mais la spectralité imprègne en particulier l'œuvre

² La suspension de la loi n'est pas une simple exclusion pour autant que la vie repoussée au-dehors est incluse à travers sa propre exclusion. Le système inclut ce qui l'excède comme exception. « Ce n'est pas l'exception qui se soustrait à la règle, écrit Agamben, mais la règle qui, en se suspendant, donne lieu à l'exception » (1997 : 26). Le camp est ainsi ce lieu paradoxal où le dehors, l'excès, l'exclu, est compris et circonscrit. Dans *Tropique de la violence*, le ghetto normalise et perpétue l'état d'exception des vies suspendues dans l'attente sans fin des papiers. Les gens qui y sont confinés sont inclus mais n'appartiennent pas.

³ Mbembé considère que cette humanité excédentaire est racialisée, mais en même temps sa notion du devenir-nègre du monde indique la tendance croissante et globalisante de cette condition.

de Nathacha Appanah qui a notamment écrit un ensemble de récits intitulé *Petit éloge des fantômes* (2016b). Ses personnages – Raj, Adèle, Tara – sont souvent hantés par des morts ou des disparus. Dans *Tropique de la violence*, la dimension fantomale ne se borne pas à l'intertextualité biblique et prend au moins deux autres modalités. L'une concerne la structure polyphonique du roman : des cinq narrateurs, trois – Marie, Moïse et Bruce – sont morts. Leurs voix jaillissent d'outre-tombe. L'autre concerne Bosco, le chien de Moïse. Bosco était un chien errant que Marie a adopté après avoir adopté Moïse. Bosco, nom d'écrivain, atteste le nœud indissoluble entre le chien et la littérature qui marque indélébilement l'enfance heureuse de Moïse avec Marie et qui se manifestera à la fin de l'histoire comme noyau d'indocilité et de résistance au pouvoir débridé de Bruce, le chef du gang auquel Moïse adhère lorsqu'il se retrouve seul à la rue, livré à lui-même. Bruce fait tuer Bosco mais le chien reviendra sous forme d'hallucination ou de fantôme. Le revenant canin jouera un rôle énigmatique mais décisif dans la victoire de Moïse sur Bruce au *mourengué* (un combat à mains nues traditionnel dans l'Océan Indien et notamment à Mayotte). Nous nous proposons d'analyser les modalités du compagnonnage du garçon et du chien comme expression d'une origine et d'un destin partagés dans l'abandon. En amont de l'adoption, il y a un enfant trouvé et un chien bâtard ; en aval de l'adoption, il y a un mineur isolé et un chien spectral. Moïse et Bosco partagent la condition d'*à-ban-donnés* aux marges de la Cité, dans un *no man's land* où, selon Agamben, les seuils d'indifférence entre vie et droit, entre vie et mort et entre humain et animal coïncident (1997 : 107-108, 116-117, 178). Étant donné que le livre d'Henri Bosco noue l'existence du garçon et du chien aussi bien dans le bonheur domestique que dans la torpeur de la vie nue, nous discutons la valeur politique de la littérature dans la domestication (l'adoption, l'intégration, la civilité) ainsi que dans la désertion (la liberté, la résistance, la sauvagerie). Nous soutenons que le roman d'Appanah, en montrant que l'amour est la source de l'indocilité du vivant (humain et animal), pose une continuité ou intersection entre domestication et désertion dont la figure la plus expressive est le devenir-chien de Moïse lors du *mourengué* fatal.

Mineurs isolés à Mayotte

Si *Le dernier frère* raconte une extension oubliée de l'histoire de la Shoah dans l'Océan Indien – l'internement à Maurice de réfugiés Juifs considérés illégaux –, *Tropique de la violence* raconte les conséquences de la migration clandestine sur une île française périphérique, oubliée de la Métropole et des médias qui restent braqués sur les traversées méditerranéennes et ignorent ce qui se passe dans le Sud⁴ : « Il m'est arrivé d'espérer quand il y a eu le petit Syrien échoué sur une plage turque. Je me suis dit que quelqu'un, quelque part, se souviendrait de cette île française et dirait qu'ici aussi les enfants meurent sur les plages (...) ce qui se passe ici ne traverse jamais l'océan et n'atteint jamais personne. Nous sommes seuls » (Appanah, 2016 : 55, 56). Les deux histoires oubliées s'incarnent dans des personnages d'enfants seuls, David et Moïse – orphelins, exilés, dépossédés, malades –, chez qui s'exacerbe la condition extrêmement fragile des sans-papiers. À travers l'histoire de Moïse, *Tropique de la violence* aborde un phénomène particulier à Mayotte, celui des enfants étrangers abandonnés⁵ dont le nombre ne cesse de croître. Vivant dans la rue et se rassemblant en gangs, ils forment une masse d'orphelins dont le drame familial redouble le drame politique des migrants. Reniés par les parents quand la Police aux frontières (PAF) les déporte, les mineurs éprouvent l'abandon au niveau politique et au niveau familial. La privation de reconnaissance et d'appartenance sociopolitique est amplifiée par la privation de sphère domestique et familiale. Doublement déprotégés – juridiquement et domestiquement –, ils incarnent le comble des laissés-pour-compte, condamnés à la violence du monde dont ils sont aussi bien les agents que les patients : « (...) ces bandes d'adolescents qui sortent à la nuit tombée, qui font les durs avec leurs chaînes de vélo à la main, mais qui, le matin, vous racontent qu'ils sont arrivés, enfants, en *kwassas*, et que de leurs parents, ils n'ont plus de nouvelles (...) » (Appanah, 2018 : 66).

Les mineurs isolés se rassemblent en bandes qui pratiquent la délinquance et la violence sous l'autorité d'un chef. Cette forme de vie groupale constitue leur stratégie de survie dans des conditions d'extrême dénuement et précarité. Faire partie du gang est la seule forme d'appartenance qui leur soit accessible. Dans le roman, ils se donnent une identité nouvelle qui s'exprime dans les prénoms ou surnoms qu'ils se choisissent : Ismael Saïd se rebaptise Bruce, Moïse devient Mo, il y a aussi La Teigne et Rico. Rejoindre le gang leur permet de nouer des liens avec des pairs et d'inscrire leurs vies dans la règle et la hiérarchie. Par le trafic de drogue et l'insécurité qu'il cause dans la société mahoraise, le gang est une organisation sociopolitique clandestine qui a un *leader*, un code et des rituels comme le *mourengué*. Bruce, « le seul vrai mahorais », qui a quitté famille et école (Appanah, 2016a : 71, 89), est le chef du gang et « le roi de Gaza ». Parce que la loi y est suspendue, le *no man's land* est son territoire,

⁴ Mais le pire est certainement le fait que nul n'est en mesure d'évaluer le nombre de personnes qui disparaissent régulièrement en mer avant d'atteindre Mayotte. Les naufrages constatés sont en effet fréquents, les *kwassas* étant surchargés et un certain nombre est piloté par des mineurs ; les traversées sont en outre effectuées la plupart du temps de nuit pour tenter d'échapper aux contrôles de la police. Les migrants portés disparus en mer sont ainsi nombreux, tout autant que ceux dont la mort ne sera jamais prouvée... » (Morano, 2016 : 24).

⁵ « Les mineurs dit "étrangers abandonnés" : le cas de ces enfants est tout à fait spécifique à Mayotte, et c'est un phénomène d'ampleur sans précédent. Il s'agit de mineurs originaires des Comores qui se retrouvent seuls sur le territoire suite à la reconduite à la frontière de leurs parents en situation irrégulière. Ces derniers ne les déclarent pas aux agents présents au centre de rétention ou refusent qu'ils soient reconduits avec eux, faisant donc le choix de les laisser à Mayotte. Les parents optent généralement pour ce choix-là en étant convaincus que la séparation sera courte, avec l'espoir de revenir rapidement. Ils pensent par ailleurs que leurs enfants seront toujours mieux sur le territoire français qu'auprès d'eux aux Comores, concernant la scolarité et l'accès aux soins ; ils leur évitent également l'épreuve d'une nouvelle traversée » (Morano, 2016 : 19).

il y impose sa loi (pas dans sa forme mais dans sa force). Il exerce un pouvoir illégal et illégitime, mais réel, qui oblige le pouvoir institutionnel et démocratique à s'allier et à négocier avec lui. Il décide, comme il le dit, qui est à l'abri et qui ne l'ai pas, autrement dit, il détient le pouvoir souverain de déterminer qui vit et qui ne vit pas, qui est quelqu'un et qui n'est personne. C'est à ce pouvoir arbitraire que Moïse reste exposé après l'éclatement de la sphère materno-domestique qui lui avait assuré, tout au long de son enfance, la satiété alimentaire et affective. Le gamin exécute dans la léthargie où il est tombé après la mort de Marie, toutes les tâches que Bruce lui attribue : faire le guet, compter les voitures inconnues qui entrent au ghetto, arracher du manioc, voler des chaussures à la mosquée, surveiller ou nettoyer le *banga* de Bruce (Appanah, 2016a : 107). Il était « un bon chien, va chercher, assis, debout ». Bruce est son maître, il est son esclave et son acte de désertion, quand il quitte le ghetto pour quelques jours sans lui avoir demandé la permission, sera sévèrement puni.

Le chien Bosco : domestication et littérature

Après avoir adopté le bébé abandonné, Marie a aussi adopté un chien errant qui vagabondait seul près de l'hôpital. En le voyant, Marie se demande s'il serait arrivé par *kwassa*, tant son sort rappelle celui des migrants. Annabelle Marie et Jean-Louis Cornille écrivent que « L'errance urbaine des chiens répond ainsi à la "drive" ou la dérive sans but des descendants des esclaves marrons » (2017 : 28), autrement dit des sans-papiers. En effet, humains et canins partagent l'errance. Dans une chronique sur Mayotte, Nathacha Appanah parle du cimetière de *kwassas*, où les bateaux sont alignés et retournés « comme autant de corps inertes ventres bombés à l'air » (2018 : 65) évoquant les cadavres gonflés des noyés pendant la traversée. Dans cet endroit désolé viennent traîner des chiens sans maître et sans domicile. L'essai de Jean Rolin *Un chien mort après lui* montre que les chiens errants apparaissent dans les lieux vides, abandonnés, ravagés, ruinés. Ils signalent le désastre et le désordre. Ils rejoignent les gueux et les sans-logis, mangent des cadavres à même le sol, règnent sur les décharges. Là où la forme de vie humaine se dégrade et s'effondre, là où la loi est suspendue, les *parias* canins surgissent. Ils attestent l'errance et l'amorphie des vies humaines privées de reconnaissance et d'appartenance, sans lieu et sans place dans la *polis*, des vies nues qui se tiennent précairement à la périphérie de l'espace public, aux interstices où des humains et des animaux se rejoignent dans l'abandon. Les chiens errants qui abondent dans ce lieu désolé qu'est le cimetière de *kwassas*, signalent le désastre de la politique migratoire à Mayotte.

Sans *background*, sans nom, sans appartenance, l'enfant trouvé et le chien bâtard sont destinés à se rencontrer. Alors que la fraternité entre Raj et David représente l'alliance des peuples méprisés et humiliés, l'amitié interspécifique de Moïse et Bosco signale l'extension de l'abandon aux vivants non humains. En adoptant l'enfant et le chien, Marie les intègre dans l'ordre humain en leur donnant un nom, une maison et une mère. Elle les fait appartenir de plein droit à la Cité en leur procurant la protection, la chaleur et l'amour du foyer. Cette appartenance est attestée par les noms choisis. Le prénom Moïse insère l'enfant trouvé dans la matrice biblique de la culture occidentale. Quant au chien, il s'appelle Bosco en hommage à Henri Bosco, l'auteur de *L'enfant et la rivière*, le livre que Moïse avait appris par cœur de la voix maternelle. Bosco nomme un chien littéraire qui accompagne Moïse dans les goûts français où Marie l'a élevé, depuis la neige jusqu'à la littérature. Le nom de Bosco fait du chien un symbole de l'appartenance de Moïse à la culture française. Il symbolise l'adoption en ce que celle-ci assure à l'enfant et au chien une existence domestique – sédentaire, stable, chaleureuse, protégée, reconnue – qui les rend compagnons et les fait appartenir à une famille, à un pays, à une langue et à une culture. Bosco est un chien errant que l'adoption a changé en bon chien selon une perception de cet animal qui est typiquement occidentale. Dans d'autres cultures en effet, et en particulier dans les sociétés marquées par le souvenir de l'esclavage et de la chasse aux marrons, l'image du chien objecte à son inclusion dans l'ordre familial et humain (cf. Marie & Cornille, 2017 : 24). Aussi Bruce est-il incapable de comprendre le compagnonnage qui relie Moïse à Bosco et n'hésitera pas à faire tuer l'animal pour mieux maîtriser le garçon.

L'adoption de l'enfant et du chien illustre la fonction fondamentale de la sphère materno-domestique, théorisée par Sloterdijk, comme dispositif du devenir-humain. Le devenir-humain est à entendre au sens de l'émergence de l'espèce humaine⁶ ainsi qu'au sens politique de la discipline (inculcation à chaque individu des interdits et des règles qui le définissent comme humain) précocement apprise au sein de la famille. Le devenir-humain est un processus de domestication qui se déroule dans la sphère materno-domestique. Sloterdijk a montré que la tradition humaniste occidentale réfère l'intersection entre devenir-humain, devenir-civilisé et devenir-cultivé à la domestication des animaux et y inclut la littérature. Pour ne pas être (une) bête, on se soumet à un dressage (éducation, instruction, bonnes manières) où l'action d'élever (des enfants, des élèves) renvoie à l'élevage des animaux domestiques. De même, l'idéal humaniste du lettré renvoie à l'agriculture. Les livres jouent un rôle majeur dans la *pastorale* humaniste : la lecture, en consolidant la sédentarisation du corps (la position assise) à la suite de la sédentarisation des communautés, apaise les pulsions, inhibe la violence, régule les plaisirs, oriente les goûts vers le bon goût (Sloterdijk, 2010 : 43-44). Le lettré est en quelque sorte le paradigme de l'être domestiqué : civilisé, cultivé, urbain, docile. Par conséquent, la mai-

⁶ La sphère materno-domestique dont la première figure est la « paroi vivante » précède la maison proprement dite et constitue un fait pré-humain (Sloterdijk, 2010 : 117-122).

son et le livre constituent le dispositif fondamental du projet humaniste de « domestication de l'être ». Ajoutons-y la mère, car c'est elle l'agent premier de la domestication, comme Sloterdijk l'a posé. L'amour maternel et la stabilité émotionnelle que celui-ci procure sont le véhicule *princeps* de l'apprentissage en particulier l'apprentissage linguistique. Avant d'aller à l'école française, Moïse avait déjà pris le goût du français dans les lèvres et la voix maternelles. C'est avec elle qu'il apprend à parler, c'est avec elle qu'il chante des chansons de Barbara, c'est avec elle et par le biais des livres illustrés qu'il accède aux paysages européens. C'est elle qui l'a élevé comme un petit français dans une sphère de confort et d'amour à l'écart du danger que représentent les clandestins : « Pas loin de nous, il y a des cases en tôle, des *bangas*, où vivent des clandestins, et nous fermons à double tour notre maison, mettons des grilles de fer aux fenêtres et des cadenas à notre portail » (Appanah, 2016a : 27). Eu égard à cette humanité orpheline, Moïse et Bosco ont eu la chance et le privilège d'avoir été recueillis, adoptés, élevés, aimés. De cette domestication maternelle, humaniste et heureuse, Bosco, le chien littéraire, est le symbole vivant. Son nom d'écrivain l'investit d'un profil anthropomorphe de chien qui a un domicile et un maître, qui cohabite avec une femme et un enfant ayant l'habitude de lire en français. Sa place au foyer atteste le rôle de la littérature, et du souffle de vie qui la traverse, dans l'expérience matricielle et fondatrice du bonheur domestique.

Livre et désertion

Lorsque la sphère materno-domestique éclate avec la mort de Marie et que Moïse se retrouve à la rue, Bosco l'accompagne. Le jour où Moïse rejoint Bruce à Gaza, la bande s'étonne qu'il prenne soin du chien et partage tout avec lui, y compris la nourriture. L'adhésion au gang se règle par la disparition de Bosco dont il découvrira le cadavre décomposé dans la boue un jour où Gaza se liquéfiait sous la pluie. La disparition du chien, présence domestique et littéraire, exprime rétroactivement la dédomestication de Moïse qui urine dehors, évacue dehors, fume, boit, chante et danse avec les autres gamins (Appanah, 2016a : 82-83). Le jour où il a rejoint le gang, Moïse suivait Bruce dans l'insalubrité de Gaza, tenant la laisse de Bosco bien serrée « comme si, sans elle, c'est moi qui allais glisser dans un caniveau noir rempli de je ne sais quoi » (Appanah, 2016a : 78). Comme si la laisse l'attachait au foyer. Or la disparition de Bosco ce jour-là même où le gamin fume son premier joint, signifie qu'il a bien lâché la laisse et glissé dans le caniveau noir. Abandonnés, adoptés, errants – le compagnonnage de l'enfant trouvé et du chien bâtard se fonde sur un même parcours dans lequel la mort du chien annonce celle de l'enfant.

Moïse doit subir une épreuve qualifiante pour appartenir à la bande de Bruce. Il s'agit de revenir à la maison prendre l'argent de Marie. Dans la puanteur qui émane du cadavre de la mère laissé sur le plancher de la cuisine, Moïse trouve son sac où il fourre *L'enfant et la rivière*. Bruce prend ce qui l'intéresse et laisse à Moïse le foulard de Marie et le livre. Le tissu qui entourait son cou et, par extension, la voix maternelle, et le tissu textuel d'un petit roman qui raconte l'histoire de deux gamins fugueurs qui reviennent « à la bonne maison maternelle » (Bosco, 2007 : 41), voilà ce qui reste de la sphère materno-domestique que le cambriolage profanateur casse définitivement. Sans mère et sans chien, Moïse quitte irrévocablement la maison en s'appropriant les deux objets qui le relie à son enfance heureuse. À ce propos, Sloterdijk écrit :

Lorsque les adolescents quittent les cuisines maternelles, des entités asubjectives, extérieures, sources d'excitation dans la mesure où elles ne sont pas maîtrisables, s'abattent sur eux. Mais ceux-ci ne seraient pas des individus humains capables de vivre s'ils n'apportaient pas dans ce nouvel étranger une dot de souvenirs laissés par le champ symbiotique et par sa force intégrante (Sloterdijk, 2010a : 61).

Lorsque Stéphane, l'humanitaire français, installe à Gaza l'association « En avant les jeunes », proposant des activités culturelles et ludiques, Moïse y retrouvera un peu de l'atmosphère domestique qui lui manquait si vivement. La maison jaune clair entourée de bougainvillées lui procure un coin qui suspend la dureté d'être dehors en permanence. Stéphane avait réussi à y aménager un coin habitable où le bruit, la poussière et la laideur de Gaza étaient mis entre parenthèses. Le livre est le souvenir symbiotique qui entoure le gamin d'une sphère invisible où se projette le fantasme de la mère et du foyer : « (...) ce livre-là était comme un talisman qui me protégeait du monde réel (...) j'y retrouvais Marie, la maison et c'était la seule façon que j'avais trouvée pour ne pas devenir fou, pour ne pas oublier le petit garçon que j'avais été » (Appanah, 2016a : 133). Lire produit une spectralité vivifiante qui console de la vie nue. Mais la valeur de la littérature ne se borne pas au réconfort imaginaire. Moïse se détache des autres garçons parce qu'il lit. Son intégration dans le gang n'a jamais été complète. Il est différent. Et la différence, comme Stéphane le remarque, s'exprime dans sa solitude lettrée, docile et polie : alors que les autres traînent toujours par groupes de deux ou trois, lui, il est toujours seul. Il était seul quand il le regardait ouvrir les cartons de livres pour monter l'association ; après l'avoir aidé à ranger les livres, il lui a demandé s'il pouvait garder un carton « s'il vous plaît » et lui a dit « merci ». Désormais, Moïse viendra à l'association pour lire toujours le même livre, *L'enfant et la rivière*. Dans cette maison ouverte aux jeunes de Gaza, qu'ils ne fréquentent pourtant pas, Moïse trouve un coin pour lire en silence le livre qu'il avait d'abord entendu de la voix de la mère. Formant un angle, le livre amorce un coin dans le coin. C'est un pli, un interstice, une entrouverture où s'enfoncé le lecteur. Lire, dit Pascal Quignard, c'est s'enfoncer dans « une fissure où gagner silencieusement "l'autre monde" du

monde où on vit » (Quignard, 2020a : 10). Lire c'est se retirer dans le monde de l'enfance, de la mère, de la maison, du chien et du livre, éléments intégrant le dispositif de domestication humaniste. Lire c'est donc s'éloigner de Gaza, désertier le gang, désavouer Bruce.

Le livre, pli du domestique et du sauvage

Si la lecture met Moïse à part, l'écarte du groupe, c'est qu'elle dévie de la fonction majeure que la pensée humaniste lui attribue. Ce qui se passe dans *Tropique de la violence* illustre la pensée de Quignard sur la portée subversivement décollectivisante de la littérature moyennant laquelle elle déjoue le projet humaniste de domestication de l'être. Loin de considérer que le lettré est un être automaîtrisé, docile, tenu en laisse, l'écrivain le considère un être libre au sens boétien où il se dégage du « (...) pouvoir, règlements, lois, interdictions, langage commun, imposant le sacrifice, interdisant la désertion » (Quignard, 2007 : 427). La littérature délie. Elle dégage l'individu du groupe de même qu'elle décompose le flux sonore de la signification dans les petites lettres. Paroles, voix, échanges, dialogue sont mis au silence. « La langue orale suicidée et mise au silence dans la lettre est une porte qui s'ouvre très loin au-delà du groupe » (Quignard, 2020b : 39). Dans le lien mutique, distendu, débranché, de la littérature à la langue et à l'ensemble de la communauté qui la parle, le lettré « reste indécis, immobile (...) entre “relique de la sauvagerie” et “origine de la domestication” » (Quignard, 2020b : 39). C'est cette zone liminale que Moïse occupe⁷. Au pli du livre, domestique et sauvage confluent, passent l'un dans l'autre. L'angle dessine le livre comme un coin, un contenant, une sphère. Or, selon Quignard, la sphère qui nous transporte « très loin au-delà du groupe » est moins la sphère domestique, laquelle nous assigne notre place dans la Cité, que la sphère utérine qui nous en soustrait⁸. Indépendamment du contenu, le livre, en tant que contenant, nous met en connexion avec l'origine – l'origine ne se confondant pas avec l'identité génétique et culturelle, mais avec la vie intra-utérine sans identité et sans visage. C'est pourquoi, nous dit Quignard, la joie des livres est une joie prénatale « plus archaïque, enfantine, sexuelle, qu'elle n'est personnelle (...) joie d'être un soi refermé sur soi » (2020a : 74).

Sous cette orientation quignardienne, on postulera que la relecture compulsive du livre-fétiche met Moïse sur la voie qui reconduit à l'origine figurée par le creux d'un baobab à la plage de Bandrakouni, là où une jeune comorienne avait débarqué le portant dans ses bras. « C'était là » se dit Moïse lorsqu'il se retrouve sur la plage de sable noir encerclée de baobabs (Appanah, 2016a : 135). Mais sur ce « là » aucune trace ne permet de reconstituer le récit de la traversée et du débarquement. Rien dans le paysage ne fait signe lui permettant de s'y reconnaître. Il n'y a que la vie vivante de la mer magnétique et des arbres immenses. En fantasmant que sa mère aurait pu le glisser dans le creux d'un baobab pour mourir et qu'il aurait donc été « un peu cet arbre, invincible, admirable », Moïse rêve de quitter sa vie « de bon chien » dressé par Bruce (Appanah, 2016a : 133) pour se dissoudre dans la vie sauvage, non-humaine et magnifique d'un baobab sur une plage. Mais dans la mesure où elle est corrélative d'un déplacement à l'insu de Bruce, cette rêverie utérine constitue, du point de vue du groupe, un acte de désertion⁹.

La fin tragique de Moïse signifie, comme Nathalie Ségéral l'a bien vu, que les livres ne sauvent pas (2019 : 157). Cependant il faudrait se demander ce que « sauver » veut dire. Certes, l'identification du protagoniste avec un modèle littéraire occidental ne lui a pas sauvé la vie mais elle n'a pas manqué d'exercer une action salvifique dans la mesure où elle a mis en évidence le décalage entre l'identité du sujet et celle du groupe, ce décalage étant la marge de liberté de tout un chacun. Le sujet n'est pas entièrement réductible au collectif. Cette irréductibilité est ici creusée par la double appartenance de Moïse, Comorien et Français, Noir et Blanc. Son hétérochromie en est le signe. Quand Ségéral suggère que Moïse s'est suicidé parce qu'il a pris conscience de sa marginalisation croissante par rapport au groupe et à sa culture, il faut préciser que Moïse plonge dans la mer pour échapper à la fureur meurtrière de la meute « des siens » ou à ce qu'il hallucine comme tel, dans la foulée de sa victoire inattendue au *mourengué*, suivie de la mort de Bruce. Cette victoire indique par ailleurs que ses goûts littéraires de petit français ne sont pas incompatibles avec la culture de la violence suburbaine pratiquée par « les siens ». Moïse ne s'est jamais tout à fait intégré au gang ni soumis au pouvoir du chef tout simplement parce qu'il lit. Sa culture humaniste l'a rendu simultanément docile et indocile. Son suicide accomplit sa désertion, c'est son acte ultime de liberté. Son cas signifie que la littérature sauve pour autant qu'elle objecte à notre identification totale à un groupe particulier, à une quelconque communauté. Le livre qu'il lit inlassablement soutient la vérité de son désir – l'amour de la mère – et c'est en quoi sa résistance au pouvoir est littéraire. En outre, le roman polyphonique, en focalisant les mêmes événements sous la variation de perspectives de différents narrateurs – Maria, Moïse, Bruce, Stéphane, Olivier – fait ressortir la méchanceté des actions perpétrées par le gang : viols, châtiments physiques, culte de la force, culte du chef, homophobie, maltraitance des animaux. On ne peut que se réjouir que Moïse ne soit pas devenu le chien docile de Bruce. L'histoire de Moïse signifie que la littérature est aussi bien un opérateur de domestication de l'être que le support de « la relique de la sauvagerie », c'est-à-dire ce qui reste de son indocilité (de ce qui n'a pas été domestiqué, intégré, et résiste au pouvoir). Elle nous élève (avec les autres) et elle nous éloigne (des autres). Dans ce décalage entre aliénation et séparation se joue notre liberté.

⁷ L'œil vert de Moïse, qui avait tant effrayé sa mère biologique, en est le signe.

⁸ Quignard diverge ici de Sloterdijk pour qui la sphère materno-domestique est une extension du ventre maternel, qui prolonge la condition intra-utérine après la naissance.

⁹ Pendant le viol collectif, la même scène fantasmatique où sa mère l'abandonne au creux d'un baobab procure à Moïse une sphère de protection qui le reconforte et rassure (Appanah, 2016a : 156).

Bosco spectral et le devenir-chien de Moïse

Les trois narrateurs majeurs – Moïse, Marie et Bruce – sont décédés. Leur récit est, par conséquent, le produit d'une énonciation spectrale. Dans un roman où la frontière entre la vie et la mort s'estompe, la présence *post-mortem* de Bosco n'est pas à nous étonner. Cependant, le retour du chien n'est attesté que dans le récit de Moïse, ce qui semble indiquer que sa présence aux côtés du protagoniste est l'effet halluciné du traumatisme du viol collectif. Le Bosco que Moïse hallucine n'est pas le bon chien domestique. C'est un Bosco « beaucoup plus grand, beaucoup plus fort (...) il faisait peur aux gens » (2016a : 162, 163), un chien dédomestiqué, archaïque, féroce, un chien errant¹⁰ pourtant fidèle à Moïse.

Sa présence spectrale lors du *mourengué* fatidique donne lieu à une métaphore cynocéphale qui fait de Bruce un loup et de Moïse un chien. Typique de l'imaginaire occidental, la métaphore cynocéphale oppose les catégories du sauvage (loup) et du domestique (chien). Agamben remarque que le « caput lupinum » désignait le banni dans le droit médiéval (celui qui pouvait être tué impunément) et soutient que la vie nue est un seuil d'indifférence et de passage entre homme et loup (Agamben, 1997 : 115–117). Mais dans le « composé zooanthropologique » que ladite métaphore met en place, il faut remarquer, avec Jean-Michel Durafour, que l'humain à la tête de loup ou de chien garde toujours la forme humaine (Durafour, 2020 : § 25, 26). Aussi, dans la théorie d'Agamben, l'homme-loup ou le loup-garou est-il une figure de l'*homo sacer*. Or, chez Appannah, la métaphore cynocéphale n'est pas qu'une figure pour autant que le discours du narrateur l'investit d'une dynamique qui ressemble à une sorte de transe chamanique dans laquelle la force animale du spectre canin passe dans le corps de Moïse :

Mais alors il est arrivé quelque chose d'incroyable, Bosco est venu près de moi et il est entré en moi. Dans une jambe, dans l'autre, dans un bras, dans l'autre, dans ma tête et dans mon cœur et je suis devenu très grand, un grand chien au poil ras et tacheté et j'ai sauté sur lui, un bond prodigieux que j'ai fait d'un coup pendant qu'il continuait de rire et il est tombé et mes bras chiens ont tapé sa tête tandis que mes jambes chiens le maintenaient serré et que mon cœur chien aboyait et que ma tête chien hurlait (Appannah, 2016a : 165).

Dans son étude sur les catégories de configuration de l'homme et du chien au cinéma, Jean-Michel Durafour propose d'appeler « anthropocéphale » l'image qui inverse la métaphore cynocéphale : au lieu d'un humain à tête de chien ou de loup, on aura une tête humaine sur un corps de chien. « L'image anthropocéphale est une animalisation de l'homme et de l'image de l'homme » (§ 27) qui brise l'anthropomorphie. Le passage de la figuration cynocéphale à la figuration anthropocéphale rend compte du devenir-chien de Moïse dont chaque membre et chaque organe *est chien*. Comme Deleuze et Guattari (1980) l'ont maintes fois souligné, le devenir-animal n'est pas une métamorphose : le garçon n'est pas devenu un chien, ce sont les parties de son corps qui, au combat, deviennent *chien*. Employé comme un adjectif, *chien* ne désigne pas une substance mais un attribut. Nous n'assistons pas à une métamorphose ontologique, mais à un passage qui présuppose « chien et homme comme ayant toujours été des événements d'un seul et même corps "protoplasmique" » (Durafour, 2020 : § 37). Il s'agit d'un « composé zooanthropologique » marqué par l'intercorporité et par l'identité entre la tête chien qui hurle et la tête enfant qui pense : « Ce cri qui est sorti de mon ventre a réveillé quelque chose en moi et j'ai pensé que c'était cette même chose qui se réveillait quand je lisais mon livre, quand je me souvenais de ma maison, quand je rêvais de Marie » (Appannah, 2016a : 165). « Cette même chose » indéterminée est la source aussi bien de la violence physique au *mourengué* que des modalités mentales (souvenir, fantasme, rêve, lecture) de recouvrer le bonheur domestique perdu. Une continuité relie la férocité de l'expérience de sortir de soi (sortir de son espèce) à la nostalgie de l'existence douce et docile dont il ne reste que le roman de Bosco. Tout se passe comme si la dislocation subjective (le corps *chien* de Moïse) se ressourçait au cœur même du subjectif (le livre où court le souvenir de la voix maternelle). Bosco, le chien-écrivain, figure la littérature telle qu'Anne Simon la conçoit comme pratique éminemment humaine traversée d'animalité (2021 : 61-72). Mais comme spectre, il a besoin d'un corps pour incarner la résonance animale du littéraire. Le devenir-chien de Moïse est cette incarnation qui anime son corps d'attributs *chien*, le déloge de son espèce et réactive la mémoire du foyer. « Cette même chose » littéraire et canine, spectrale et vivante, est un seuil d'échanges interspécifiques. La dernière figure en est la dynamique de l'intercorporité par laquelle le (mort-)vivant sort de sa léthargie et déploie une force qui jaillit directement du noyau d'amour formé pendant l'enfance. Révolte d'un mineur poussé à la limite de son humanité, le devenir-chien de Moïse exprime le comble de l'humain, extrémité où l'humain passe à plus qu'humain.

Pour conclure, une idée doit être soulignée qui concerne la relation entre la liminalité humain-animal et la vie nue. Alors que, pour Agamben, « le seuil d'indifférence et de passage entre l'animal et l'homme » (1997 : 116) est le signe le plus expressif de la vie nue, le roman d'Appannah met l'accent sur l'entrelacement humain-canin comme alliance entre les espèces capables, ne serait-ce que par un moment halluciné, de se révolter contre le ravage de leurs vies. En effet, la politique migratoire de la France et de l'Union Européenne, en confinant une part de l'humanité dans des camps d'étrangers (centres d'internement, ghettos) – lieux de désolation qui ne cessent de s'étendre à la surface de la Terre – fait partie d'une « politique de l'inimitié » ou d'un « brutalisme » (Mbembé, 2018 ; 2020) plus vaste qui soumet le monde vivant à un saccage systématique. Figures anthropomorphe et cynomorphe de l'Abandonné,

¹⁰ Sur le chien errant comme catégorie liminaire entre chien (domestique) et loup (sauvage), on lira Rolin (2009 : 245-252).

Moïse et Bosco, noués par un fil littéraire que la mort même ne réussit pas à briser, incarnent l'interdépendance et l'indocilité des vivants. En focalisant Mayotte comme un concentré du monde¹¹, *Tropique de la violence* nous enjoint à prendre soin les uns des autres, indépendamment des frontières (nationales et autres), au sein de notre maison commune qu'est la Terre.

Références bibliographiques

- Agamben, G., (1997 [1995]) *Homo sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*. Paris, Seuil.
- Appanah, N., (2003) *Les Rochers de la Poudre d'or*. Paris, Gallimard.
- Appanah, N., (2004) *Blue Bay Palace*. Paris, Gallimard.
- Appanah, N., (2005) *La noce d'Anna*. Paris, Gallimard.
- Appanah, N., (2007) *Le dernier frère*. Paris, L'Olivier.
- Appanah, N., (2015) *En attendant demain*. Paris, Gallimard.
- Appanah, N., (2016a) *Tropique de la violence*. Paris, Gallimard.
- Appanah, N., (2016b) *Petit éloge des fantômes*. Paris, Gallimard.
- Appanah, N., (2019) *Le Ciel par-dessus le toit*. Paris, Gallimard.
- Appanah, N., (2021) *Rien ne t'appartient*. Paris, Gallimard.
- Appanah, N., (2018) « Merci, Monsieur le Président » in *Une année lumière*. Paris, Gallimard.
- Bona, D.T., (2016) *Fugitif, où cours-tu ?* Paris, PUF.
- Bosco, H., (2007 [1945]) *L'enfant et la rivière*. Paris, Gallimard.
- Borst, J. & N. Ueckmann, (2021) « Le Sud global et la Shoah : perspectives littéraires de Michèle Maillat, de Nathacha Appanah et de Louis-Philippe Dalembert » in *French Studies* [En ligne]. Vol. 75, n°2, pp. 237-256. DOI : <https://doi-org.eres.qnl.qa/10.1093/fs/knab035> [Dernier accès le 8 mai 2022].
- Charel, J., (2006) « Esclavage, traite cachée et mémoire à Mayotte » in *Les anneaux de la mémoire*. Vol. 9, pp. 292–313.
- Deleuze, G. & F. Guattari, (1980) *Mille Plateaux. Capitalisme et schizophrénie II*. Paris, Minuit.
- Durafour, J.-M., (2020) « Pour un chien jaune » in *Carnets. Revue électronique d'études françaises* [En ligne]. Vol. 18, DOI : <https://doi.org/10.4000/carnets.10491> [Dernier accès le 8 mai 2022].
- Ganapathy-Doré, G., (2019) « An Island Paradise Turned Hell in the Indian Ocean: Mayotte in Nathacha Appanah's *Tropique de la violence* » in *Postcolonial Text* [En ligne]. Vol. 14, n°3-4. Disponible sur : <https://www.postcolonial.org/index.php/pct/article/view/2461/2333> [Dernier accès le 3 novembre 2021].
- Issur, K., (2020) « Mapping ocean-state Mauritius and its unlaïd ghosts: hydropolitics and literature in the Indian Ocean » in *Cultural Dynamics* [En ligne]. Vol. 32, n°1-2, pp. 117-131. DOI : <https://doi.org/10.1177/0921374019900703> [Dernier accès le 3 novembre 2021].
- Magdelaine-Andrianjafitrimo, V., (2008) « Ethnicisation ou créolisation ? Le paradigme de la traite dans quelques romans francophones mauriciens et réunionnais contemporains » in *e-France : an on-line Journal of French Studies* [En ligne]. Vol. 2, pp. 100–115. Disponible sur : <http://www.reading.ac.uk/web/files/e-france/magdelaine.pdf> [Dernier accès le 15 septembre 2021].
- Marie, A. & J.-L. Cornille, (2017) *Pas d'animaux. De la bête en littérature-monde*. Villeneuve d'Ascq, PU du Septentrion.
- Mbembé, A., (2018[2016]) *Politiques de l'inimitié*. Paris, La Découverte.
- Mbembé, A., (2020) *Brutalisme*. Paris, La Découverte.
- Morano, A., (2016) *La catégorie sociale des mineurs isolés à Mayotte. Définitions, places et prises en charge* [En ligne]. Mémoire Master 2, Université d'Aix-Marseille, IMAF. Disponible sur <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01361475/document> [Dernier accès le 5 juillet 2021].
- Quignard, P., (2007) « Qu'est-ce qu'un littéraire ? » in *Critique*. N°721-722, pp. 421–431.
- Quignard, P., (2020a) *L'homme aux trois lettres*. Paris, Grasset.
- Quignard, P., (2020b) *La réponse à Lord Chandos*. Paris, Grasset.
- Rolin, J., (2009) *Un chien mort après lui*. Paris, POL.
- Ségeral, N., (2019) « Towards a Globalised *Banlieue* ? Resilience through Literature in Three Narratives of the "Ultraperyphery" » in McIlvanney, S. & G. Ni Cheallaigh (eds.), *Women and the city in French literature and culture : reconfiguring the feminine in the urban environment*. Cardiff, U of Wales P, pp. 140–160.
- Simon, A., (2021) *Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*. Marseille, Wildproject.
- Sloterdijk, P., (2010 [1999]) *Règles pour le parc humain*. Paris, Mille et une nuits.
- Sloterdijk, P., (2010a [1998]) *Bulles. Sphères I*. Paris, Fayard.
- Véronique, G.D., (2020) « *Kala pani*, 'les eaux noires' de la traversée, et *boat people* : De Souza, Appanah et Confiant » in *L'Entre-deux* [En ligne]. Vol.7, n°1, pp. 1-12. Disponible sur : https://lentre-deux.com/_upload/pdf/7.1.8.VERONIQUE.pdf [Dernier accès le 3 novembre 2021].

¹¹ « Mayotte is a concentrate of our contemporary issues. It is the textbook case of displacement of populations, ecological problems, problems of identity. Whatever is at the heart of our present world is today concentrated in this small piece of land » (Lepidi and Marivat) » (*apud* Ganapathy-Doré, 2019).